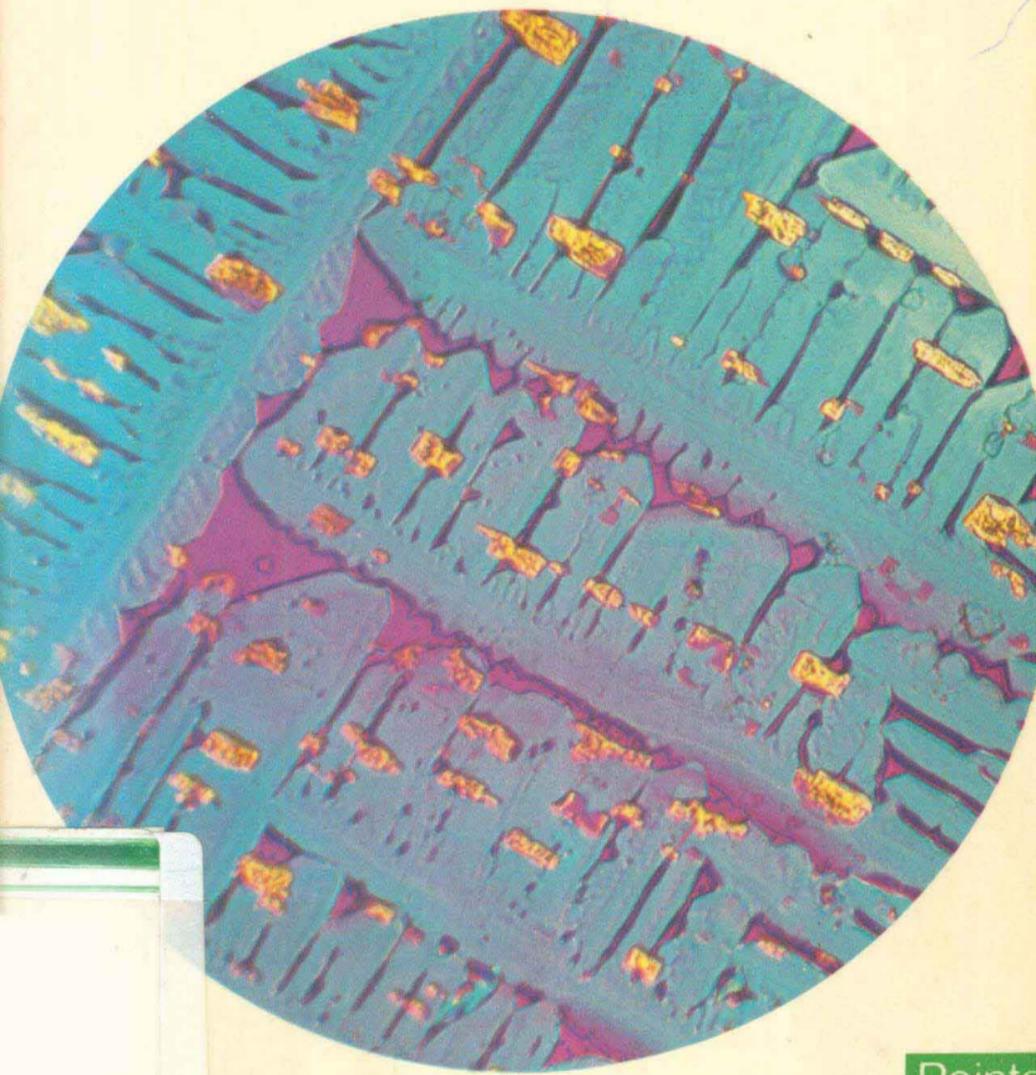


Tzvetan Todorov

Qu'est-ce que le structuralisme ?

# 2. Poétique



# Poétique



# Ouvrages de Tzvetan Todorov

*aux mêmes éditions*

Théorie de la littérature  
textes des Formalistes russes

Introduction à la littérature  
fantastique

Poétique de la prose

Théories du symbole

Dictionnaire encyclopédique  
des sciences du langage  
en collaboration avec O. Ducrot

Les Genres du discours

Symbolisme et Interprétation

Sémantique de la poésie  
en collaboration avec W. Empson, J. Cohen  
G. Hartman, F. Rigolot

*chez d'autres éditeurs*

Recherches sémantiques  
*Larousse*

Littérature et Signification  
*Larousse*

Grammaire du Décaméron  
*Mouton*

L'Énonciation  
*Larousse*



*Tzvetan Todorov*

Qu'est-ce que le structuralisme?

2

# Poétique



*Éditions du Seuil*

Le présent essai a été précédemment publié dans l'ouvrage  
collectif *Qu'est-ce que le structuralisme?*

ISBN 2.02.005341.1 (éd. complète)  
ISBN 2.02.000620.0 (tome 2)

© Éditions du Seuil, 1968

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

## *Introduction générale*

Avec cette espèce de retard immanquable, cette satisfaction dans la résorption et l'à-peu-près qui semblent caractériser toute la communication culturelle, les efforts de publicistes se sont multipliés, au cours des dernières années, pour donner du structuralisme une vue d'ensemble — quand il y a beau temps, cette vue, que personne n'est plus en mesure de la donner. C'est à partir de cette conviction modeste que les auteurs du présent ouvrage se sont rassemblés : convaincus qu'ils apprendraient les uns des autres presque autant que le lecteur « non averti » apprendrait d'eux tous.

Dans la mesure même où le structuralisme a vocation scientifique, où son travail est d'ordre non pas idéologique mais théorique, ce n'est qu'à l'œuvre — sur le terrain — qu'il peut se saisir, dans l'exploitation de ses différents matériaux : un discours général a ici toutes chances de n'être que bavardage et vanité. A la limite, il faudra se demander si l'un des apports du structuralisme n'est pas d'interdire, dans le champ — par lui bouleversé — des défuntes « sciences » humaines, ce qui n'a pas la rigueur et la responsabilité du spécialisé.

La généralité, pourtant, ne se récupère-t-elle pas à un autre niveau, qui est celui de la méthode? Si le mot structuralisme répond à quelque chose, c'est bien à une façon

nouvelle de poser et d'exploiter les problèmes dans les sciences qui traitent du signe : une façon qui a pris son départ avec la linguistique saussurienne. De là l'ordre dans lequel se suivent les exposés qu'on va lire.

Mais n'allons pas trop vite à dire que la méthode est une et simple : nous aurons à nous demander dans quelle mesure elle n'est pas chaque fois spécifiée par son objet (aussi bien ne sommes-nous plus au temps où l'on croyait qu'une même raison transcendantale informait sans en être affectée les objets les plus divers), dans quelle mesure elle a pu être pour chacun de ces objets élucidée (certaines difficultés que nous rencontrerons tiendront à ce qu'on a fondu ou confondu des traitements commandés par des objets distincts). C'est pourquoi la définition du structuralisme s'est trouvée, presque chaque fois, venir à la fin de l'exposé.

Poussons notre question jusqu'au paradoxe : le structuralisme existe-t-il? La réponse paraissait naguère évidente; aujourd'hui, il ne nous déplaît pas de faire passer notre réponse par un temps de prudence. N'avons-nous pas lu sous une plume comme celle de Georges Canguilhem : « la méthode structurale (à supposer qu'il en existe une, à proprement parler) <sup>1</sup> »? De cette mutation, les présents essais sont une illustration d'autant plus frappante qu'elle n'était pas préméditée : plutôt que de partir d'une définition *a priori* de la méthode à dire structurale, pour venir à son début d'application ici ou là, chacun est parti de sa discipline d'étude pour chercher, sans préconception, si et en quoi elle avait changé — et en quoi ce changement mettait au jour quelque chose qu'on devrait appeler structuralisme.

1. *Critique*, n° 242, juillet 1967, p. 602.

Nous nous étions réunis pour écrire : *Qu'est-ce que le structuralisme?* Ce que nous publions <sup>1</sup> s'intitulerait mieux : *De modifications récentes du savoir et de ce qui les rassemble comme structuralistes*. Ce déplacement de l'axe, on aurait tort d'y voir la marque d'un reflux ou d'une incertitude : bien plutôt s'agit-il (et les auteurs ici groupés sont à cet égard très significatifs) des *problèmes de la seconde génération* ; de ceux qui se posent au moment où l'on n'en est plus à produire les instruments révolutionnaires d'une recherche mais à pratiquer cette recherche, à en mesurer les difficultés et peut-être les limites non moins que la réalité, à la voir reprendre sa place dans le cours continu de savoirs qu'elle a moins rompus que fait rejaillir. Cela est vrai, est perçu comme vrai, alors même qu'il s'agit, comme il arrivera à plusieurs reprises, non de la poursuite d'un discours scientifique déjà établi, mais de l'interrogation sur la possibilité de constituer en sciences certains champs de la connaissance au statut jusqu'ici mal défini.

Disons-le franchement : quand on nous interroge sur le structuralisme, nous ne comprenons pas le plus souvent de quoi on veut nous parler. C'est d'abord qu'il court grand rumeur parmi les grenouilles que le structuralisme est quelque chose comme une philosophie, et qui voudrait supprimer beaucoup de bonnes choses, dont l'homme en particulier. On conçoit l'émotion des grenouilles : elles partagent avec Narcisse la fréquentation des bords de l'eau. Mais s'il y a quelque conclusion à tirer de l'introduction des

1. Voir même collection, n° 44, *le Structuralisme en linguistique*, par Oswald Ducrot; n° 46, *le Structuralisme en anthropologie*, par Dan Sperber; n° 47, *le Structuralisme en psychanalyse*, par Moustafa Safouan; n° 48, *Philosophie*, par François Wahl.

structures dans l'histoire de Narcisse, c'est justement qu'il ne serait pas du tout, s'il n'avait sa représentation là devant lui, dans l'eau, parmi les représentations autres, de branches et de nénuphars, et que c'est même seulement à apprendre (il ne le fera pas seul) de quelle absence cette image se tisse, de quel manque elle est le voile, qu'il peut, manque à son tour, y venir comme sujet.

On verra qu'il entre ici quelque chose, en effet, qui peut ressembler à une philosophie et qui est un des grands enjeux de la pensée de notre époque : mais qui n'est pas le structuralisme comme tel.

Pas plus que n'est le structuralisme, à l'autre extrême de la pensée (et cette fois, au plus bas), cet invraisemblable brouet qui fait chaque jour plus l'objet des conversations autour des tables familiales. Les succès (fussent-ils encore bien partiels!) d'une science entraînent sa négociation en idées générales dont elle ne sait que faire : on n'y trouvera pas, nous en prévenons le lecteur, la moindre allusion dans tous les exposés qui vont suivre. Encore une fois, sur presque tout ce qui se dit du structuralisme, nous ne savons rien.

On comprend maintenant qu'on ait vu, au cours des derniers mois, certains des créateurs de la recherche structurale, certains même de ceux qui les années précédentes usaient le plus volontiers du terme structuralisme, rejeter le mot comme une invention de journalistes et redouter les apparentements qu'il couvrirait. Le fait est qu'à s'en tenir à l'élasticité des étiquettes, on pourrait compter aujourd'hui : deux structuralismes positivistes (le deuxième accusant le premier d'empirisme), un structuralisme tout simplement rationaliste, deux structuralismes au moins annonçant une subversion du sujet (le deuxième accusant de réduction le premier); il y a une philosophie au sens classique qui se sert du structuralisme, et plusieurs structuralismes qui

prétendent réfuter, de soi, toute philosophie, etc. De protagoniste, le structuralisme semble en passe de devenir la scène dans l'espace de laquelle les grands rôles classiques viennent tous, ou presque, se rejouer.

Tentons donc une opération de déflation et rappelons les limites où un exposé du structuralisme devrait se tenir. Il s'agit « simplement » de science, avons-nous dit. Mais de quelle science?

Dans un texte célèbre <sup>1</sup>, Claude Lévi-Strauss donnait pour objet aux sciences structurales ce qui « offre un caractère de système », c'est-à-dire tout ensemble dont un élément ne peut être modifié sans entraîner une modification de tous les autres; il proposait comme leur instrument : la construction de modèles; et comme la loi de leur intelligibilité : les groupes de transformation commandant l'équivalence entre modèles et présidant à leurs emboîtements. Si l'on devait s'en tenir à cette définition, tout ce qui touche à l'idée de structure, en d'autres termes : à l'une des grandes « Formes » de la raison, tomberait sous l'étiquette du structuralisme, et il faudrait commencer aux mathématiques pour descendre à travers physique, chimie, biologie..., jusqu'aux sciences du discours. Pareille formule est trop extensive. Elle recouvre un problème épistémologique (c'est bien ainsi, d'ailleurs, que la donnait C. Lévi-Strauss) mais elle ne rend pas compte de la spécificité du champ où vient de s'opérer une coupure <sup>2</sup> du savoir.

Nous dirons — et c'est la seule façon de ne pas tomber

1. *Anthropologie structurale*, chap. xv, p. 306.

2. Coupure épistémologique ou passage d'un discours idéologique à une science : acte de naissance, donc, de cette science. Mais aussi coupure au sens d'une délimitation nouvelle entre les domaines du savoir.

dans la confusion — que *sous le nom de structuralisme se regroupent les sciences du signe, des systèmes de signes*. Les faits anthropologiques les plus divers peuvent y entrer, mais seulement pour autant qu'ils passent par les faits de langue — qu'ils sont pris dans l'institution d'un système du type  $\frac{\text{Signifiant}}{\text{signifié}}$  et se prêtent au réseau d'une communication — et qu'ils reçoivent de là leur structure. C'est vrai pour tous, sans doute, mais non pas pour tous au même degré, et certaines difficultés contre lesquelles viendront buter nos exposés n'auront pas d'autre origine. Du moins doit-il être clair que les structures dont nous aurons à connaître sont : celles qui se prêtent à l'échange entre les hommes, du fait de la signification qu'elles engendrent, par leur articulation sur au moins deux plans. On ne qualifiera pas — sous peine d'émousser tout tranchant — de structuraliste une démarche qui traite directement de l'objet; il ne s'agit ici que de représentants et de ce qu'entraîne avec soi la représentation.

Parce que, dans le signe, ce qu'il y a de nouveau n'est pas le signifié mais son rapport au signifiant, on pourrait être tenté (je serais personnellement tenté) de dire que c'est par ce dernier que se définit le structuralisme. Le fait est que le signifiant oblige et que la logique de ses exigences propres pourrait être le fil à quoi s'accrocher pour juger de la radicalité des discours qui se tiennent au nom du structuralisme. Mais sans doute serait-ce là une définition aujourd'hui encore trop restrictive. Car à remettre en cause le parallélisme des deux étages du signe, on serait bien vite amené — par ce pas de l'époque auquel j'ai déjà fait allusion, qui doit quelque chose à la philosophie, et qui n'est donc plus seulement de science, qui risque même de faire retour sur la conception que nous avons de la science — à faire

basculer toute une série d'« évidences » : soit l'antériorité de ce qui est à dire sur ce qui se dit, en place de quoi nous rencontrerions « l'impensable » d'un surgissement de la lettre dans une éclipse du sens; soit la position, au présent et au centre, d'un support de tout discours, en place de quoi nous devrions apprendre à penser comme intrinsèque au signifiant la dérobage de tout centre et le recul constant de l'origine; soit l'autonomie dernière du sujet qui parle au regard des langues dont il use, en place de quoi nous découvririons les effets constituants du signifiant et que c'est peut-être en lui que réside le plus irréductible de chaque « sujet ». Chaîne d'options pour la pensée dont on verra que ce n'est pas des recherches structurales seules qu'elles peuvent prendre leur cours.

Quoi qu'il en soit, le structuralisme, on l'aura compris, est chose sérieuse : à tout ce qui doit au signe, il donne droit à la science.

FRANÇOIS WAHL

## Note sur la présente édition

Le texte qui suit est assez différent de celui, écrit en 1967, qui figurait sous le même titre dans le volume collectif *Qu'est-ce que le structuralisme?* La raison en est double : le champ de la poétique n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a six ans et moi-même je ne l'aborde pas toujours de la même manière. Mais un texte entièrement nouveau ne pourrait plus s'intégrer à notre projet initial. J'ai donc préservé l'intention générale et le cadre de la première version, ainsi que certaines analyses et exemples, en modifiant cependant l'exposé chaque fois que cela était nécessaire pour rendre compte de l'état actuel de la poétique.

TZVETAN TODOROV  
mai 1973.

## *Définition de la poétique*

Pour comprendre ce qu'est la poétique, on doit partir d'une image générale et, bien sûr, quelque peu simplifiée des études littéraires. Il n'est pas nécessaire pour autant de décrire les courants et les écoles réels; il suffira de rappeler les positions prises devant plusieurs choix fondamentaux.

Deux attitudes sont à distinguer dès l'abord. La première voit dans le texte littéraire lui-même un objet de connaissance suffisant; selon la seconde, chaque texte particulier est considéré comme la manifestation d'une structure abstraite. (J'écarte donc d'emblée les études sur la biographie de l'auteur, comme n'étant pas littéraires, ainsi que les écrits de style journalistique, qui ne sont pas des « études ».) Ces deux options ne sont pas, on va le voir, incompatibles; on peut même dire qu'elles se placent, l'une par rapport à l'autre, en une complémentarité nécessaire; toutefois, suivant que l'accent est mis sur l'une ou sur l'autre, on peut clairement distinguer entre les deux tendances.

Disons d'abord quelques mots de la première attitude, celle selon laquelle l'œuvre littéraire est l'objet ultime et unique, et qu'on appellera dorénavant ici l'*interprétation*. L'*interprétation*, qu'on nomme parfois aussi *exégèse*, *commentaire*,

*explication de texte, lecture, analyse* ou même simplement *critique* (cette énumération ne signifie pas l'impossibilité de distinguer ou même d'opposer certains de ces termes) se définit, au sens que nous lui donnons ici, par sa visée, qui est de *nommer le sens du texte examiné*. Cette visée en détermine, d'un seul coup, l'idéal — qui est de faire parler le texte lui-même; autrement dit, c'est la fidélité à l'objet, à l'*autre*, et par conséquent l'effacement du sujet — et le drame, qui est de ne pouvoir jamais atteindre *le sens* mais seulement *un sens*, soumis aux contingences historiques et psychologiques. Idéal et drame qui seront modulés tout au long de l'histoire du commentaire, qui elle-même est coextensive à l'histoire de l'humanité.

En effet, interpréter une œuvre, littéraire ou non, pour elle-même et en elle-même, sans la quitter un instant, sans la projeter ailleurs que sur elle-même, cela est en quelque sens impossible. Ou plutôt : cette tâche est possible, mais alors la description n'est qu'une répétition, mot pour mot, de l'œuvre elle-même. Elle épouse les formes de l'œuvre de si près que les deux ne font plus qu'un. Et, en un certain sens, toute œuvre constitue elle-même sa meilleure description.

Ce qui se rapproche le plus de cette description idéale mais invisible est la simple lecture, dans la mesure où celle-ci n'est qu'une manifestation de l'œuvre. Pourtant le processus de lecture n'est déjà pas sans conséquences : deux lectures d'un livre ne sont jamais identiques. En lisant, on trace une écriture passive; on ajoute et supprime dans le texte lu ce qu'on veut ou ne veut pas y trouver; la lecture n'est plus immanente, dès qu'il y a un lecteur.

Que dire alors de cette écriture active et non plus passive qu'est la critique, qu'elle soit d'inspiration scientifique ou artistique? Comment peut-on écrire un texte en restant